

A la mémoire d'Auguste STOEBER (1808-1884)

À l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance. Par Rodolphe Reuss
in bulletin du Musée historique de Mulhouse - 1908

Le Musée historique, dont Auguste Stœber fut, avec Frédéric Engel-Dollfus, le principal fondateur, ne saurait laisser passer l'actuel anniversaire de son regretté président, sans acquitter encore une fois à sa mémoire le tribut d'inaltérable reconnaissance que mérite à tant d'égards l'historien remarquable et le travailleur infatigable qui voua à notre œuvre une sollicitude si éclairée et un dévouement constant. En rendant ici cet hommage au savant qui fut l'honneur de son pays natal et de notre ville devenue sa patrie d'adoption, nous nous acquittons aussi d'un devoir de piété et de gratitude envers celui qui fut pour nous tous, ses modestes collaborateurs, un maître bienveillant et affectueux, dont les leçons nous sont inoubliables et dont le souvenir nous demeurera cher.



Soucieux de rappeler encore une fois dignement la grande figure disparue, dans ce Bulletin du Musée historique qu'il créa et auquel il a fourni jadis tant de travaux de premier ordre, nous avons demandé à son neveu, Paul Stœber, avocat, notre concitoyen, propriétaire des nombreux manuscrits délaissés par lui, de vouloir nous permettre d'en reproduire quelques-uns. Paul Stœber, avec un empressement dont nous tenons à le remercier tout particulièrement, a déféré à notre désir en nous confiant, en fin de publication, une série de documents fort intéressants. Ce sont, d'abord, deux petits articles inédits du défunt : De quelques dénominations locales à Mulhouse et environs immédiats et « Les vins alsaciens », écrits les deux en langue allemande, puis une série de lettres adressées à Auguste Stœber par des savants, ses contemporains. Ces lettres sont le meilleur hommage que nous puissions rendre au regretté disparu, car elles sont la preuve de la haute estime en laquelle le tenaient les hommes les plus remarquables de son temps.

Nous faisons précéder cette correspondance d'une lettre écrite en 1839 à Auguste Stœber par sa mère et par son frère Adolphe. En dehors des détails qu'elle nous donne sur l'affection touchante qui unissait la famille, la lettre de la première nous fournit le curieux récit d'un voyage fait, à la date ci-dessus, de Strasbourg à Mulhouse, en bateau à vapeur sur le canal du Rhône au Rhin !

Enfin, pour faire revivre en son ensemble la physionomie d'Auguste Stœber et rappeler encore une fois sa vie toute d'un labeur exemplaire, nous ne saurions mieux faire qu'en reproduisant ici l'excellente biographie que lui consacra, au lendemain de sa mort, son confrère et ami Rodolphe Reuss, dans le Journal d'Alsace des 28 et 29 mars 1884. Nul mieux que M. Reuss, que nous avons l'honneur de compter parmi les collaborateurs de notre Bulletin, n'était à même de connaître à la fois l'homme et le savant qui fut toujours son ami, et nous croyons répondre d'avance à son désir le plus cher en l'associant à l'hommage ému que nous rendons aujourd'hui, au nom de ses admirateurs reconnaissants, à l'un des meilleurs fils de notre pays.

Ernest MEININGER

NOTICE BIOGRAPHIQUE¹

On a déjà parlé, dans les colonnes du Journal d'Alsace, de la perte que Mulhouse et l'Alsace entière viennent d'éprouver par la mort d'Auguste Stœber, le savant historien, l'aimable poète, le travailleur infatigable qui s'était voué, corps et âme, à la tâche d'expliquer et de faire revivre le passé de notre province aux yeux des générations contemporaines. Mais les éloges mérités par le défunt ne sont pas de ceux qu'épuise un article de journal ; et s'il est permis de revenir un instant sur un sujet si digne d'être plus longuement traité, ce doit être avant tout dans la ville natale de Stœber, qui, malgré cinquante ans d'absence, lui conservait une si cordiale affection.

Daniel-Auguste-Ehrenfried Stœber naquit dans nos murs le 9 juillet 1808. Il était le fils du notaire Ehrenfried Stœber, du poète strasbourgeois si populaire durant les années de la Restauration, comme une des notabilités de l'opposition libérale en Alsace et, grâce à sa prose, comme à ses vers, devenu l'interprète habituel des sentiments de la grande majorité de la bourgeoisie de notre ville. Stœber entra de bonne heure au Gymnase, où nous voyons figurer son nom pour la première fois au tableau de la distribution des prix, à la date du 20 avril 1817. Dès lors il s'y rencontre assez régulièrement, jusqu'à sa sortie de notre antique école, ce qui eut lieu en 1825. Il se fit inscrire alors au Séminaire protestant pour y suivre les cours préparatoires à l'étude de la théologie; mais il s'occupait beaucoup déjà de littérature et de poésie, ce qui ne saurait étonner quand on songe à l'influence exercée forcément sur lui par l'exemple paternel.

Au moment même où il quittait les bancs du Gymnase, il publiait, avec la collaboration de quelques amis, une mince plaquette in-16, intitulée *Alsatisches Vergissmeinnicht*, qui parut chez Heitz, en 1825, sous le pseudonyme de H. W. Asper, et qui constitue ses débuts poétiques. S'il n'avait pas renié plus tard cet enfant précoce de sa Muse, il aurait pu célébrer, il y a neuf ans déjà, le cinquantenaire de son activité littéraire qu'il préparait pour ce printemps.

En 1828, Auguste Stœber aborda les études théologiques proprement dites ; s'il y consacra cinq ans, c'est qu'il s'occupa pendant ce temps de beaucoup de choses qui ne rentraient pas précisément dans les rubriques de l'exégèse ou de la dogmatique. M. de Polignac, les ordonnances de Juillet, l'avènement de Louis-Philippe firent quelque tort, on peut le croire, aux commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce qui prouve mieux que toute autre chose l'enthousiasme qui s'empara du jeune étudiant durant les journées émouvantes qui précédèrent et suivirent la chute des Bourbons, c'est le petit volume allemand intitulé « Histoire de la Révolution de Juillet », que fit paraître Auguste Stœber peu de temps après les événements de Paris. Ajoutons à ces occupations littéraires comme à ces préoccupations politiques les devoirs de garde national, la création d'un grand Casino des étudiants, qui s'organisa en 1831, sous la présidence de M. de Quatrefages, alors étudiant à Strasbourg, et d'où sortit le Casino théologique et littéraire, dont Stœber fut un des premiers administrateurs, et l'on comprendra facilement qu'il n'ait pu clore ses études qu'assez tard, en 1833.

Ayant passé cette année-là ses examens de candidat en théologie, notre jeune poète accepta une place de précepteur à Oberbronn. Il en revint un instant, l'année suivante, pour présenter à la Faculté sa thèse de bachelier. C'était un travail qu'il avait rédigé quelque temps auparavant pour la Société théologique, dirigée par M. le professeur Edouard Reuss, alors son jeune maître et resté, depuis un demi-siècle, l'un de ses plus fidèles amis. L'essai historique et littéraire sur la vie et les écrits de Geiler de Kaysersberg dépassait en importance, sinon en volume, la plupart des

¹ Extraite du Journal d'Alsace des 28 et 29 mars 1884. Voir aussi l'intéressante biographie d'Auguste Stœber par Henri Ehrismann, parue dans le Bulletin du Musée historique de l'année 1887. Notre concitoyen, Georges Dietz, avocat, actuellement adjoint au maire de la ville de Mulhouse, y a collaboré pour la partie intitulée : La Période poétique. Cette partie est entièrement de sa plume, qui s'y montre inspirée elle-même d'un véritable souffle poétique.

dissertations académiques semblables. Fruit d'études personnelles et approfondies, elle rappelait l'attention de nos compatriotes sur l'un des écrivains les plus originaux de la fin du X^e siècle ; elle indiquait aussi la direction dans laquelle Stœber allait bientôt poursuivre de préférence ses recherches littéraires et archéologiques.

Le nouveau bachelier resta quelques années à Oberbronn. Les temps actuels n'étaient point encore venus où chaque candidat, à peine éclos, est supplié, pour ainsi dire, d'accepter une cure vacante. Le personnel ecclésiastique était si nombreux qu'on attendait longtemps son tour, et nous ne pensons pas d'ailleurs que Stœber ait mis beaucoup d'empressement à solliciter une place définitive dans l'Eglise protestante d'Alsace. Il vivait tranquillement au sein de la belle nature de nos Vosges, s'occupant de ses élèves, faisant des vers, fonctionnant comme vicaire à Oberbronn, puis, à partir de 1836, dans le petit village voisin de Rothbach, réunissant les matériaux pour des travaux futurs, et désireux dès lors de faire revivre dans les esprits de ses compatriotes le passé légendaire de l'Alsace. C'est à cette tendance qu'il obéissait en faisant paraître, en 1836, avec son frère Adolphe, le premier recueil de vers signé de son nom : les *Alsa-Bilder*, histoires et légendes patriotiques. Ce petit volume attira l'attention publique sur les deux jeunes poètes, qui semblaient promettre un éclat nouveau au nom, si populaire déjà, de Stœber, et dont le premier représentant, leur père Ehrenfried, venait précisément de mourir en décembre 1835.

En 1838, Auguste Stœber fut appelé comme professeur à l'Ecole supérieure des filles de Bouxwiller. Il passa quelques années heureuses dans l'ancienne capitale du petit comté de Hanau-Lichtenberg, y charmant ses loisirs assez nombreux par un redoublement d'activité littéraire.

Depuis d'assez longues années déjà, Stœber collaborait à divers recueils littéraires d'outre-Rhin, au *Morgenblatt* de Stuttgart (1830-1838), au *Freiburger Unterhaltungsblatt* (1827-1831), au *Müsenalmanach* de Chamisso et de Gustave Schwab. Il avait accepté de rédiger, alternativement avec son frère Adolphe, un des plus anciens almanachs ou *Volkskalender* strasbourgeois, fondé par le libraire Welper au XVII^e siècle, et que publiait alors M. Schuler, éditeur à Strasbourg.

A Bouxwiller, Stœber conçut le projet, plus ambitieux, d'avoir une feuille toute à lui, qui servirait de point de ralliement à tous ceux qui désiraient conserver encore, au sein de l'Alsace, française de cœur, son droit de cité à la langue allemande, l'ancienne langue du pays. Il entreprit de grouper autour de ce recueil tous ceux qui voulaient maintenir intacts les liens intellectuels rattachant, depuis des siècles, la patrie de Gotfrit de Strasbourg, de Brant, de Fischart, à celle de Goethe, de Schiller et de la brillante pléiade lyrique dont l'Allemagne s'enorgueillissait alors à juste titre. Ce devait être en même temps un essai de décentralisation littéraire, vis-à-vis du despotisme intellectuel de la capitale, essai que tentait, à la même date, et, partiellement du moins, avec les mêmes collaborateurs, Christian Boersch dans la seconde *Revue d'Alsace*. Il a fallu toute l'étroitesse de l'esprit de parti, une inintelligence complète de ces temps déjà si loin de nous, pour transformer cette tentative d'autonomie littéraire, cette pieuse affection pour la langue des ancêtres qu'on ne voulait point laisser périr, ce désir bien naturel de rester en communion d'idées littéraires et de sentiments poétiques avec tant de beaux esprits d'outre-Rhin, en je ne sais quelle croisade séparatiste, en une propagande politique occulte en faveur d'un état de choses que nul ne pouvait rêver en 1838, puisque, aussi bien, chacun l'aurait déclaré impossible, même en 1860.

Ce fut en mai 1838 que fut publié le premier numéro de l'*Erwinia* de Stœber; il ne faut point la confondre avec une feuille au titre semblable, qui parut à Strasbourg environ dix ans plus tard et servait les intérêts maçonniques en Alsace. L'*Erwinia* devint en effet, comme l'avait espéré son fondateur, le centre commun des écrivains alsaciens qui cultivaient de préférence la langue allemande : Auguste et Adolphe Stœber, F. Otte (Zetter) de Mulhouse, Daniel Hirtz, Théodore

Klein, C.A. Candidus, Ch. F. Hartmann, avec quelques vétérans, comme Auguste Lamey, et quelques écrivains allemands, plus ou moins connus, tels que Adolphe Bube, G. de Chézy...

Le nouveau recueil publia des travaux d'une valeur durable, entre autres l'Histoire de la musique à Strasbourg, par l'avocat Lobstein ; mais l'éditeur dut s'apercevoir bientôt qu'il n'était pas facile d'alimenter une publication hebdomadaire avec le concours absolument gratuit de quelques fidèles amis. En dehors d'un cercle assez restreint, l'Erwinia ne trouva qu'un accueil assez tiède en Alsace. La vogue n'était pas aux choses de l'esprit. Les hommes s'occupaient d'affaires ou de politique, et les femmes préféraient, il faut le dire - et l'on ne saurait leur en faire un reproche - les romans de George Sand ou les vers de Lamartine à ceux de nos poètes locaux.

Aussi les abonnés firent-ils défaut, plus encore que les collaborateurs. Stœber a fourni, pour sa part, des articles passablement nombreux. En dehors des articles non signés et des variétés qui sont sans doute, en majeure partie de lui, il a publié, dans ce recueil, des nouvelles comme les Trois Baisers, divers travaux archéologiques et littéraires, une étude sur Moscherosch, sujet qu'il devait reprendre quarante-cinq ans plus tard; de nombreuses ballades et poésies lyriques.

Néanmoins les traductions du français envahirent peu à peu les colonnes de l'Erwinia ; le journal, qui paraissait d'abord toutes les semaines, ne vit plus le jour qu'une fois par mois et, en décembre 1839, l'éditeur en suspendait la publication.

Le dernier numéro de ce recueil, devenu rare, annonçait au public la mise au net d'un manuscrit de plus de 600 pages, renfermant la collection de toutes les légendes alsaciennes, recueillies et mises en vers par les frères Stœber et quelques uns de leurs amis. La publication devait en être entreprise dès qu'on aurait réuni le nombre nécessaire de souscripteurs. Mais avant même que l'Elsässisches Sagenbuch, illustré par les dessins de Jean Klein, eût paru, Auguste Stœber avait quitté Bouxwiller pour Mulhouse, où déjà son frère Adolphe était établi comme pasteur.

Ce fut en 1841 que l'aîné des frères entra comme professeur de sixième au Collège de Mulhouse, dans lequel il devait professer pendant plus de trente ans. La publication du Sagenbuch en 1842 marque pour lui le commencement d'une période nouvelle d'activité littéraire et de recherches scientifiques. La même année encore, Stœber donnait la première édition de son Elsässisches Volksbüchlein, renfermant les dictons populaires de notre province, les idiotismes locaux, les berceuses des villes et des campagnes, ce qu'on pourrait appeler les Enfants du pays d'Alsace, en imitant un titre, inventé bien plus tard seulement, par notre sympathique compatriote, M. Kuhff.

Un peu plus tard parut un travail d'histoire littéraire sur le poète Lenz et Frédérique de Sesenheim, dans lequel Stœber racontait, d'après des matériaux inédits, la passion malheureuse de l'ami de Goethe pour Frédérique Brion, et les accès de folie qui vinrent frapper en Alsace ce poète, richement doué par la nature, mais incapable de se maîtriser lui-même et de refréner les excentricités de son caractère. Le travail du professeur de Mulhouse fut très favorablement apprécié par les critiques d'outre-Rhin et a fourni des renseignements précieux aux monographies que Dorch-Egloff et Gruppe consacrèrent plus tard au poète livonien.

Stœber s'associait en même temps à la grande lutte qui partageait la France en deux camps, celui de l'Eglise et celui de la libre-pensée, en traduisant en allemand le fameux cours de Michelet et Quinet sur les Jésuites. Il visait plus particulièrement à satisfaire à des besoins d'instruction pratique par la rédaction d'un court mais substantiel abrégé de l'Histoire des belles-lettres en Allemagne, qui parut à la même époque. Enfin il reprenait en 1843, avec le concours de son ami F. Otte et de la plupart des collaborateurs de l'Erwinia, le projet d'une publication périodique, annuelle cette fois. Ce furent les Elsässische Neujahrsblätter, dont cinq volumes parurent de 1844 à 1848, et qui sombrèrent malheureusement dans la tempête révolutionnaire de cette dernière année. A côté de

nombreuses poésies, de contes de fées et de bluette littéraires, Stœber inséra dans ce recueil un certain nombre de mémoires historiques plus étendus, tels qu'une Histoire du comté de Ferrette (1844), un Spécimen d'un dictionnaire du patois alsacien (1846), une notice sur la Guerre des six deniers (1848), etc...

Nous ne nous arrêterons pas à parler ici des livres classiques assez nombreux qu'il composa de 1847 à 1853, grammaires allemandes, exercices de grammaire, cours de lectures allemandes, etc... Nous avons hâte d'arriver à ce qu'on peut appeler l'œuvre capitale de Stœber, au point de vue scientifique. Comprenant qu'à une époque de troubles incessants comme celle dont pâtissait alors l'Europe, les publications purement littéraires n'avaient plus guère de chance de captiver l'attention publique, il s'était rejeté vers les études historiques et archéologiques relatives au passé de l'Alsace.

Il publiait en 1850 un mince volume qu'il intitulait Neujahr-Stollen (Etrennes du nouvel an) et qui devint le premier de la série respectable des fascicules de l'Alsatia, cet annuaire consacré à l'histoire et à la légende, aux mœurs et à la langue de l'Alsace. Ce recueil a servi, pendant un quart de siècle, d'archives pour maint document précieux, et la plupart des alsatiseurs un peu notables de ce temps ont été heureux d'y fournir des contributions plus ou moins considérables. L'Alsatia a été l'enfant préféré d'Auguste Stœber; il travaillait sans cesse à lui recruter des collaborateurs et des amis, et c'est aussi ce recueil qui conservera, j'en suis sûr, le plus longtemps le souvenir de son infatigable créateur.

Mais l'activité du savant mulhousien ne pouvait se borner à cette œuvre nouvelle. En même temps que le second volume de l'Alsatia, paraissait à Saint-Gall, le grand recueil des légendes alsaciennes (Die Sagen des Elsasses), dans lequel Stœber groupait pour la première fois, sous leur forme primitive et prosaïque, les légendes, les traits historiques et les superstitions populaires se rapportant aux différentes localités de notre province. C'était reprendre, sous une forme plus scientifique, l'idée du Sagenbuch de 1842. S'inspirant des recueils analogues publiés antérieurement ou vers la même époque par les savants allemands, les frères Grimm, Adalbert Kuhn, Schwarz, Bechstein, etc... il fournissait par son beau travail une assise de plus aux déductions des savants plus spécialement voués à l'étude de cette science nouvelle, la « psychologie des peuples », comme on dit en Allemagne, ou le folklore, comme l'appellent les Anglais. Toutes ces publications attiraient peu à peu sur Stœber l'attention des érudits du dehors; en Alsace même il était placé déjà, du consentement de tous, au premier rang parmi les connaisseurs de notre passé. Membre honoraire de la Société de statistique et de la Société industrielle de Mulhouse, désigné comme membre du comité dirigeant, dès la création de la Société des monuments historiques, il fut également nommé membre actif ou correspondant d'une série de Sociétés savantes du dehors.

Nous mentionnerons seulement ici la Commission scientifique du Musée germanique à Nuremberg, la Société jurassienne d'émulation, la Société historique de Bâle, etc... Tout en continuant sa tâche officielle au Collège de Mulhouse, Stœber acceptait encore les fonctions de bibliothécaire adjoint, puis de bibliothécaire en chef de sa ville adoptive. Il faisait paraître, en 1855, un nouveau volume, fort intéressant, sur un épisode de l'époque classique de la littérature allemande, en racontant la vie du greffier Salzmann (Der Aktuar Salzmann, Goethe, Freund und Tischgenosse), l'ami paternel du jeune Goethe pendant le séjour de ce dernier à Strasbourg.

L'année d'après, Stœber revenait aux premières études de sa jeunesse par son étude sur Les superstitions populaires en Alsace, au début du XVI^e siècle, composée d'après les sermons de Geiler de Kaysersberg. Ces écrits détachés, l'Alsatia, la Revue d'Alsace de M. Liblin, qui paraissait depuis 1850, et à laquelle il fournissait des articles, ne suffisaient pas cependant à épuiser ses cartons ni à lasser son zèle au travail. C'est précisément dans les années 1857 à 1866 qu'il donnait une série considérable de contributions à l'Elsässisches Samstagsblatt, dans lequel un de ses

meilleurs amis, Frédéric Otte; reprenait une dernière fois la tentative, si souvent échouée déjà, de fonder pour le public alsacien de langue allemande un recueil littéraire et populaire à la fois.

Plusieurs de ces articles d'Auguste Stœber ont été tirés à part, en volumes, et forment de véritables monographies géographiques, historiques ou littéraires, comme celles sur le Kochersberg (1857), sur Hühnerhubel près de Rixheim (1859), sur la vallée supérieure de l'Ill et Brunstatt (1861) et sur Georg Wickram, poète colmarien du XVI^e siècle (1866).

Au milieu de ces travaux d'érudition, le professeur mulhousien n'abandonnait pas entièrement d'ailleurs le culte de la poésie. Le Pfeffelalbum, le Samstagsblatt, d'autres recueils encore, nous apportaient de temps à autre la preuve que le poète survivait en lui.

En 1867 il réunissait en un volume, dédié à « l'Alsace, ma patrie », les meilleurs produits de son inspiration lyrique. On y trouve une série de pièces qui méritent de rester, soit à cause de la sincérité profonde de leurs accents, soit par la forme gracieuse dont il a su les revêtir, soit encore par l'heureuse imitation de la rudesse native des mœurs rurales et des dialectes de l'Alsace. Ses poèmes et ses saynètes sundgoviennes (E Firobe im e Sundgauer Wirtshus, D' Fürsteberger, etc...) resteront des « textes de langue » curieux, comme disent les philologues, alors même que les générations à venir n'y trouveraient plus le charme littéraire vanté par leurs ancêtres.

Les événements de 1870 n'arrêtèrent pas cette activité si juvénile encore, malgré l'âge qui venait avec son cortège de petits et de grands maux. Stœber ne voulut point quitter l'ancien Collège communal auquel il professait depuis bientôt trente ans, et continua d'abord d'enseigner au nouveau Gymnase ; mais une grave maladie qui l'atteignit dans l'hiver de 1871-1872, et dont il ne se remit jamais entièrement, l'obligea de demander sa mise à la retraite. Il fut pensionné en 1873, de sorte qu'il put consacrer les dix dernières années d'une existence, si féconde déjà en travaux de tout genre, à ses études scientifiques et littéraires, tout en se reposant des labours absorbants de l'enseignement secondaire.

La Bibliothèque de la ville, le Musée historique, dont il fut l'un des fondateurs et dont il présida le comité jusqu'à sa mort, furent dorénavant l'objet de ses soins les plus assidus. Mais surtout il put donner un nouvel essor à sa plume toujours active, puisqu'il lui restait toujours quelque chose d'utile et de nouveau à nous apprendre. En 1873 parurent deux volumes, dans lesquels il avait réuni soit d'anciens travaux, disséminés dans des recueils périodiques, soit des notices et des collectanées plus récentes. L'un de ces deux ouvrages, Ans alten Zeiten, allerlei über Land und Leute im Elsass, porte un cachet historique; l'autre, les Erzählungen und Märchen, est d'un caractère essentiellement littéraire et nous montre le grave érudit comme conteur et comme humoriste.

Puis Stœber revint une dernière fois sur l'époque de la jeunesse de Goethe et de ses contemporains d'Alsace dans son écrit biographique Jean-Geoffroi Rœderer et ses amis (1749-1815), qui renferme beaucoup de lettres intéressantes et inédites de Goethe, de Schlosser, de Lavater, de Blessig, etc... Son volume sur les révolutions de Mulhouse au XVI^e siècle, la notice détaillée qu'il consacra au Klapperstein et aux autres pénalités judiciaires de cette cité, datent également de ces années, ainsi que ses Curiosités de voyage en Alsace, le premier ouvrage un peu détaillé qu'il ait fait paraître en langue française.

L'année 1876 lui apporta un bien vif chagrin. Le peu de profit matériel qu'il avait tiré des derniers volumes de l'Alsatia, très loués, mais peu vendus, décidèrent l'éditeur de ce recueil à en suspendre la publication ; elle ne put être reprise dans la suite, malgré les efforts de Stœber et l'appui de ses collaborateurs, anciens et nouveaux, dont les manuscrits ne faisaient aucunement défaut. Ce fut, nous le savons, une pénible surprise pour le savant mulhousien de voir quelle indifférence le public, non pas celui de l'Alsace, trop restreint pour suffire à lui seul à la réussite de l'ouvrage, mais

celui d'outre-Rhin, montra vis-à-vis d'un recueil si utile pourtant et qu'on exploitait largement de toutes parts. Privé de l'Alsatia, ce dépositaire préféré de ses recherches durant un quart de siècle, Stœber se tourna plus particulièrement vers les deux recueils spéciaux restant à la disposition des érudits originaires de notre province, la Revue d'Alsace et le Bulletin du Musée historique de Mulhouse, dont il devint le principal rédacteur. C'est ce qui explique que ses dernières publications précisément se firent à peu près toutes en français. Il a également fourni dans ces dernières années des articles plus ou moins étendus au Journal de Mulhouse, au Bulletin de la Société industrielle, au Kirchellbote de Strasbourg, etc...

Mais au cours de cette activité sans relâche, ses forces finirent par s'user. Stœber, l'admirateur passionné de nos montagnes, lui qui aimait tant à les parcourir, le bâton du touriste à la main, dut renoncer peu à peu aux courses lointaines.

C'est alors qu'il concentra ses affections sur ce coin charmant des Vosges qui s'élève au-dessus de la petite ville de Turckheim et que tout le monde connaît à Strasbourg, sur le site des Trois-Epis. Il y faisait chaque année son pèlerinage, pour y retremper son corps affaibli, pour se débarrasser en cet air pur des oppressions qui l'assaillaient sans cesse, pour admirer avec une joie toujours nouvelle ces paysages variés qu'il a chantés, plein de reconnaissance, en son dernier recueil de vers (*Drei Aehren im Ober-Elsass, Gedichte, 1873*).

Les vieux amis qu'il se réjouissait d'y rencontrer pour quelques jours s'en allaient pourtant, l'un après l'autre, comme Auguste Nefftzer et Guillaume Schimper, pour ne citer que les plus connus. Lui-même sentait diminuer, d'année en année, ses forces physiques, bien que son zèle au travail et sa bonne humeur elle-même semblassent indestructibles. En décembre 1881, il dut donner sa démission de bibliothécaire, la besogne étant dorénavant trop pénible pour lui. Il vint une dernière fois dans sa ville natale, pendant l'été de 1882, pour y visiter des parents et pour serrer la main à quelques amis fidèles des temps passés, à Daniel Hirtz, à mon père, au pasteur Fuchs, qui le précéda de peu de mois dans la tombe. Il avait déjà bien de la peine à respirer et n'arrivait plus que difficilement à fournir une course un peu longue ; on pouvait craindre dès alors un dénouement fatal.

Après un mauvais hiver, Stœber se rendit une dernière fois, l'année passée, à son séjour favori des Trois-Epis. Cette villégiature, dont il espérait les meilleurs résultats, lui fut pourtant bien pernicieuse. Il prit froid sur ces hauteurs, et les siens durent le faire transporter à la hâte à Mulhouse. Bientôt la maladie de cœur dont il souffrait s'aggrava ; l'hydropisie fit des progrès vainement combattus, et, dès ce moment, ceux qui le voyaient tous les jours ne purent conserver aucun espoir. Il n'en était pas de même des amis du dehors, grâce à l'énergie vitale et au confiant optimisme du vaillant écrivain. Au milieu des angoisses, souvent intolérables, qui secouaient son corps, il trouvait encore moyen de travailler et d'écrire. Dans la dernière lettre qu'il m'adressait, à la fin de novembre 1883, il parlait avec tant de vivacité de ses projets littéraires, de telle étude commencée, de telles questions qu'il se proposait d'élucider plus tard, que le sentiment d'un danger immédiat ne pouvait naître en nous, malgré ce qu'il y disait des épreuves par lesquelles le faisait passer la maladie. L'annonce nouvelle de la mort de Stœber fut donc pour ses nombreux admirateurs et pour ses amis, anciens et nouveaux, une nouvelle inattendue autant que douloureuse. Pour lui, qui a tant souffert encore en ces dernières semaines, ce fut à coup sûr une délivrance quand il s'endormit - doucement et sans agonie, nous ont dit ses proches - à l'aube du 19 mars 1884. Nous l'avons porté en terre deux jours plus tard, par une sombre et pluvieuse journée, et le soleil a refusé l'aumône de ses rayons au poète qui, tant de fois, avait chanté sa beauté vivifiante et les splendeurs de la nature.

Dans les quelques pages qui précèdent, nous n'avons pu résumer qu'en traits rapides l'existence paisible et l'activité féconde du savant et de l'écrivain que l'Alsace regrette aujourd'hui. On a vu tout ce qu'a réalisé, dans des sphères diverses, le travail ininterrompu d'un homme pour lequel le travail était la joie suprême, quand il pouvait l'appliquer à mieux faire connaître autour de lui le passé de sa patrie. Il ne faudrait pas cependant que l'impression dominante dans l'esprit de nos lecteurs restât celle qu'Auguste Stœber était un homme très actif, ayant écrit un nombre considérable de volumes.

Le tout n'est pas, dans la carrière littéraire, de noircir tant et tant de rames de papier, et l'on en trouverait sans peine dont la plume féconde a dépassé de beaucoup celle de notre concitoyen défunt. Ce qui fait la valeur de Stœber comme écrivain, ce qui constitue son originalité comme savant, c'est qu'il a quitté, dès ses débuts dans la science, les chemins battus de l'histoire alsatique.

Il a compris, comme l'a fort bien dit son ami M. Mossmann, en parlant, vendredi, sur sa tombe, il a compris qu'il était inutile de reprendre indéfiniment, pour les disposer dans un ordre nouveau, les matériaux accumulés par Schoepflin, Grandidier et les autres écrivains du XVIIIe siècle ; qu'il fallait dépouiller les archives, étudier les chroniques et renouveler ainsi la trame du récit traditionnel et de la fable convenue. Il a senti, le premier en Alsace, qu'il est quelque chose de plus intéressant que l'histoire des guerres et des négociations diplomatiques pour qui veut pénétrer au fond des choses humaines, et son activité principale s'est portée dès lors sur ce qui, dans le cercle restreint de notre histoire provinciale, peut et doit intéresser avant tout l'historien de la civilisation moderne, sur les idées, les superstitions, les mœurs, les usages, les lois, etc... Beaucoup l'ont suivi depuis dans cette direction nouvelle, mais la réputation légitime qu'y ont trouvée les Gérard, les Hanauer et d'autres encore, ne doit pas nous faire oublier à qui revient l'honneur de cette initiative parmi nous.

Mais Auguste Stœber n'a pas seulement été le savant distingué dont les ouvrages seront consultés longtemps encore par tous ceux qu'attire l'histoire d'Alsace, et nous ne saurions terminer cette notice sans rendre un hommage sincère aux qualités aimables, aux vertus solides de l'homme privé. Nous n'avons point qualité pour parler ici des profonds regrets qu'il laisse aux rares survivants de sa lointaine jeunesse, mais nous pouvons exprimer les sentiments de ceux, encore nombreux, qui furent admis sur le tard dans sa famille littéraire et pour lesquels il fut un Mentor affectueux, un critique indulgent, un collaborateur toujours prêt à rendre, service, un ami véritable en un mot. Malgré tous ses propres travaux, il trouvait le temps de lire ceux d'autrui et de les critiquer avec bienveillance - non pas cette bienveillance banale qui n'est souvent que la crainte de laisser paraître son incompetence et qui se déverse indistinctement sur les bons, les médiocres et les mauvais - mais une bienveillance venant du cœur, tout en sachant souligner discrètement les erreurs et les lacunes. Avait-on besoin d'un renseignement alsatique, cherché en vain dans les auteurs, demandé inutilement à de savants amis, on était sûr de le trouver auprès de Stœber ou de pouvoir constater au moins que le problème était insoluble pour le moment. Sa cordialité parfaite, son caractère loyal et droit faisaient de lui, autant que son âge, le point de ralliement naturel de tous ceux des enfants de l'Alsace qui, de Wissembourg à Belfort, s'occupaient de l'histoire de son passé. L'étroit cabinet de travail du bibliothécaire et du professeur de Mulhouse a été, pendant plus de quarante ans, l'un des centres intellectuels de notre belle province ; il a su faire converger dans une même direction bien des activités, séparées par des différences politiques ou confessionnelles, mais unies par un amour commun de la vérité scientifique et de la terre natale. Ce sont là des services rendus que les contemporains n'oublieront pas et qu'il faudra rappeler aux générations futures.

Nous n'avons gardé de demander un monument pour Auguste Stœber ; cette nature si simple, qui ne voulait même pas de quelques fleurs pour orner son cercueil, répugnait aux démonstrations officielles et bruyantes. Le savant vivra d'ailleurs par ses ouvrages. Mais nous voudrions que ceux qui l'ont connu de près et l'ont aimé choisissent quelque point pittoresque de ces Trois-Epis qu'il se réjouissait tant chaque année de revoir, pour y fixer le souvenir de l'ami et du poète.

Qu'un beau fragment de granit ou de grès vosgien se dresse au Galtz, ou sur la roche du Corbeau, près de Belle-Vue ou de Solitude, en quelqu'un des endroits que Stœber a chantés ; qu'on y grave son nom, la date de sa naissance et de sa mort, et les visiteurs attirés en ces lieux par les beautés de la nature s'y souviendront aussi d'un des meilleurs et des plus dévoués parmi les enfants de notre chère Alsace.